



LES FLÂNEURS

3^È ÉDITION

L'ÂME EN MOUVEMENT

15 AOÛT – 27 SEPTEMBRE 2015

VOIR ▶ L'EST
ART CONTEMPORAIN
www.voiralest.ca

L'ÂME EN MOUVEMENT

15 AOÛT – 27 SEPTEMBRE 2015

ARTISTES :

MICHEL ASSELIN

VIRGINIE CHRÉTIEN

LOUIS-PIER DUPUIS-KINGSBURY

JOCELYNE GAUDREAU

MICHEL LAGACÉ

PILAR MACIAS

LUCE PELLETIER

CHRISTOPHER VARADY-SZABO

COMMISSAIRE :

CARL JOHNSON

L'ÂME EN MOUVEMENT

Du 15 août au 27 septembre 2015

Parc de la Pointe, Rivière-du-Loup

CHARGÉS DE PROJET :

DENIS BEAUSÉJOUR

YOURI BLANCHET

© Voir à l'Est – Art contemporain

TOUS DROITS RÉSERVÉS

ISBN: 978-2-9814281-4-1

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2016

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives Canada, 2016

INDEX

MOT DE VOIR À L'EST	4
TEXTE DU COMMISSAIRE	6
CARTE DE L'EXPOSITION	13
MICHEL ASSELIN	14
VIRGINIE CHRÉTIEN	18
LOUIS-PIER DUPUIS-KINGSBURY	22
JOCELYNE GAUDREAU	26
MICHEL LAGACÉ	30
PILAR MACIAS	34
LUCE PELLETIER	38
CHRISTOPHER VARADY-SZABO	42
VERNISSAGE	46

MOT DU PRÉSIDENT

Et de trois pour **Les Flâneurs**... Nous sommes heureux de vous proposer le catalogue de la troisième édition de l'évènement **Les Flâneurs**, qui s'est déroulée au parc de la Pointe de Rivière-du-Loup à l'été 2015. Fidèle à notre mission, nous avons stimulé la création chez nos membres et artistes invités, par la suite, ils se sont investis dans la production d'oeuvres en lien avec la thématique. La diffusion de ces installations dans un lieu public touristique a permis à de nombreux promeneurs d'être en contact avec l'art contemporain par des propositions variées.

Notons une visite commentée de la part du commissaire et de tous les artistes participants lors de l'inauguration de l'évènement et une rencontre-échange de quatre artistes exposants et les deux coordonnateurs avec des élèves du collégial.

En espérant susciter intérêt, réflexion et une certaine illumination.

Au nom de **Voir à l'Est**, un grand merci à tous les acteurs et spectateurs de cet événement.

Merci au Conseil des arts et des lettres du Québec, à la ville de Rivière-du-Loup, au Cégep de Rivière-du-Loup, à CIMA+, aux artistes participants, à nos deux coordonnateurs: Youri Blanchet et Denis Beauséjour et tout particulièrement au commissaire Carl Johnson qui a donné une âme à ce projet.

N.B. Remerciements complets en fin de catalogue

*Michel Asselin,
Président de Voir à l'Est – Art contemporain*

VOIR À L'EST

ART CONTEMPORAIN

Voir à l'Est est un organisme à but non lucratif initié en 1997 par la Table des arts visuels du Conseil de la culture du Bas-Saint-Laurent. Ce regroupement d'artistes professionnels de la région a pour mandat de proposer des événements de création et de diffusion qui favorisent des échanges entre les artistes en arts visuels de la région et de l'extérieur. Les événements qu'il génère dans les différentes localités du Bas-Saint-Laurent ont comme objectif de permettre au public d'ici et d'ailleurs d'apprécier et de mieux connaître l'art contemporain à travers les créations de ces artistes.

PLACER SES REPÈRES

La marche et la déambulation ont maintes fois été au cœur de la diffusion de l'art dans les environnements et les lieux publics. Car, qui dit rassemblement d'œuvres dans un parc, une rue ou un site, convient qu'il faille circuler afin de les voir et de les apprécier. Leur étalement dans un territoire donné incite à la découverte par la promenade et le déplacement organisés qui, selon le cas, sont furtifs ou réactifs. Il en est de même du circuit de découverte, par exemple lorsqu'il s'agit d'art public dans une ville. L'opération implique des déplacements pour apprécier les œuvres ainsi mises en valeur.

Nombre d'artistes ont aussi intégré la marche dans leurs recherches ou dans la genèse des œuvres. Outre les représentations de marcheurs ou du geste même de la marche, notamment chez Brancusi, Marcel Duchamp, les futuristes ou des peintres comme Delvaux, de Chirico et Magritte, d'autres artistes ont intégré ce mode de déplacement dans leur pratique artistique¹. Par exemple on recense plusieurs performances qui tablent sur la marche comme procédé constitutif de l'œuvre, notamment Joseph Beuys, les tenants du *Land Art*, des artistes tels François Morelli, Giorgia Volpe ou Janet Cardiff et George Bures Miller. En outre, l'événement *Où tu vas quand tu dors en marchant...?*, produit par le Carrefour international de théâtre à Québec base, sa programmation sur la nécessaire mouvance de ses publics.

¹ L'exposition intitulée *Les figures de la marche : un siècle d'arpenteurs* présentée au Musée Picasso à Antibes, France et au Koldo Mitxelena Kulturunea, San Sebastian, Espagne en 2000 et 2001 aborde ces différentes questions. Un catalogue d'exposition du même titre a été publié par la Réunion des musées nationaux en 2000.

FLÂNER POUR SAVOIR

Il y a dans l'action du flânage la nécessaire marche et l'essentielle volonté de fureter, de découvrir, de prendre le temps de s'arrêter, de chercher, de se laisser imprégner de ce qu'on peut voir. Dès lors, flâner exige plus d'observation, suscite davantage d'interprétation et a recours, dans une proportion moindre à l'activité de marche². L'attention et les efforts sont plutôt portés vers la découverte, la réflexion et l'élaboration de sens selon une action continue dans le temps, mais comportant plusieurs cycles, souvent de durées différentes, de l'équation marcher – observer – interpréter.

Lorsqu'on est en situation de flânage, il arrive souvent que nous plongions dans nos pensées ou dans des réflexions et questionnements suscités par ce qu'on voit, ce qu'on découvre. Lors d'une marche dans un nouvel environnement, nous sommes plutôt absorbés par les nouvelles informations que nous percevons et, souhaitons éviter de nous égarer. Au contraire, le flâneur habitué aux lieux se mettra plutôt en quête de nouvelles dispositions, d'éléments qu'il n'a pas encore perçus, parce qu'ils auraient échappé à son attention, ou parce qu'ils auraient été récemment introduits. L'édition de cette année de l'événement *Les flâneurs* table sur ces deux approches. En intégrant les œuvres de huit artistes dans le parc de la Pointe, à Rivière-du-Loup, nous souhaitons offrir la

possibilité au public d'y revenir ou d'y venir pour une première fois. Pour certains, l'appel étant celui d'un parc et des œuvres à y découvrir. Pour d'autres, habitués ceux-là, il s'agit plutôt de voir les œuvres qui y ont été disséminées.

Pour l'occasion, j'ai choisi de poursuivre la réflexion lancée lors des deux premières éditions, en misant sur le déplacement et la déambulation et en ayant comme idée de mettre en lumière la fonction du repère si nécessaire dans nos vies. Placée sous l'angle de *l'âme en mouvement*, cette exposition extérieure met en valeur les œuvres de Michel Asselin, Virginie Chrétien, Louis-Pier Dupuis-Kingsbury, Jocelyne Gaudreau, Michel Lagacé, Pilar Macias, Luce Pelletier et Christopher Varady-Szabo.

L'âme en mouvement se veut donc la thématique privilégiée afin de sonder notre propension à avoir recours ou à se fier aux repères afin de faciliter nos déplacements. Dans la vie de tous les jours, chacun d'entre nous identifions des repères afin de vaquer à l'ensemble de nos activités, dont la marche constitue l'une de celles-ci, ici privilégiée dans le cadre de l'exposition. Que ce soient des objectifs, des résultats souhaités, des cibles à atteindre, des marques placées dans le paysage, de la signalisation présente en bordure des routes ou des sentiers, le lieu de résidence des

2 Voir à ce sujet Giampaolo Nuvolati, «Le flâneur dans l'espace urbain», *Géographie et cultures* [En ligne], 70, 2009, mis en ligne le 25 avril 2013, consulté le 15 août 2015. URL: <http://gc.revues.org/2167>

amis ou connaissances, la destination souhaitée ou les divers éléments présents sur notre itinéraire, le repère constitue une source de sécurité, un potentiel de dépassement et un ancrage constant dans le monde dans lequel nous intervenons. Il agit également comme balise, souvent de manière inconsciente, à nos nombreux parcours, voire même à notre cheminement de vie. Mais tout repère est-il vraiment permanent, ne le serait-il que dans notre esprit? Le repère de l'un n'est pas nécessairement celui de l'autre. Le repère est donc certainement personnel, quelquefois partagé, mais il peut aussi être encadré par des conventions qui le normalisent. Voilà autant de questions auxquelles les artistes se sont confrontés lors de la production de leurs œuvres respectives.

Les huit artistes invités ont présenté une œuvre dans le cadre de cet événement et chacun propose sa propre vision du repère, ses questionnements face à ce signal souvent personnel et parfois partagé. Ils réussissent à nuancer notre perception de ce qu'est un repère, tout en faisant repère par leurs œuvres installées temporairement dans le parc.

Certaines œuvres abordent la question du repère dans une volonté d'orienter la déambulation, de susciter des actions dans l'espace public. Pour l'un, Louis-Pier Dupuis-Kingsbury reprend la structure de l'amer pour l'intégrer dans un parcours terrestre.

Il y intègre un simulacre de code à réponse rapide, utilisé en plusieurs situations afin d'accéder à distance à des informations supplémentaires souvent nécessaires à notre parcours. Dans ce cas-ci, les codes sont inefficients, l'artiste n'ayant pas jugé nécessaire de renvoyer le marcheur à d'autres contenus que ceux visibles et perceptibles sur place. Par cela, il nous informe que l'expérience se vit ici, maintenant, sans recours à d'autres facteurs qu'il aurait générés. Selon une autre approche, essentiellement photographique, Pilar Macias identifie trois lieux spécifiques du parc où il serait approprié, sinon suggéré, de (se) prendre en photo. Trois cadres de style distinct sont installés et orientés afin de cerner un segment du paysage environnant. Plusieurs visiteurs ont hardiment répondu à l'invitation de l'artiste et se sont (faits) photographiés à travers l'un ou l'autre des cadres. Certains ont également posté leurs images sur la page Facebook³ créée pour l'occasion. Outre cette fonction, les cadres orientent le regard sur des portions de paysage, contribuant ainsi à fractionner le paysage et à identifier ce qui est d'intérêt. Ils agissent alors tels des repères dans notre parcours. La dissémination des photographies dans les médias sociaux rappelle la mobilité des images et des repères.

À l'opposé, Michel Lagacé joue sur la fracture entre l'espace privé et l'espace public en proposant une œuvre dont les assises iconographiques sont inscrites dans une partie de sa production

3 <https://www.facebook.com/cadremobile>

artistique antérieure. La structure de l'ensemble réunissant douze « drapeaux » use de l'approche de la signalisation flottante. Il s'agit de pavillons, de flammes numériques ou de triangles (substituts) qui, lorsque combinés, constituent un signal flottant. Les conventions ont déterminé des pavillons pour toutes les lettres de l'alphabet et les dix premiers chiffres. Michel Lagacé a plutôt joué de ce code et conçu des pavillons aux formes et couleurs de son langage plastique. Les drapeaux offrent alors une introduction à son parcours artistique, nous guidant dans son vocabulaire personnel. Cette licence que l'artiste s'accorde par rapport à l'origine du système de communication fait en sorte de nous amener dans une dimension purement artistique, dégageant l'ensemble d'un code préétabli. En plaçant cette œuvre dans le parc, l'artiste l'inscrit dans l'espace public et dans l'esprit de la fête foraine, où de tels drapeaux et fanions sont souvent présents.

Sur un registre similaire, quoique s'en distinguant, Jocelyne Gaudreau propose d'autres types de repères, ceux-là proches de la dimension spirituelle et des canons de l'histoire de l'art. Son intervention s'inscrit simultanément dans des aspects propres aux œuvres d'art, au même titre que Michel Lagacé, et dans une approche foncièrement humaniste. Se voulant des éléments déclencheurs d'un cheminement introspectif personnel auprès des promeneurs, les cinq bannières installées sur les troncs d'autant

de grands arbres appellent l'élévation et la réflexion. Le sentiment de verticalité se trouve soutenu par la taille des grands arbres séculaires qui ont été investis par l'artiste et par la position qu'occupent les bannières. Le regard se trouve alors déplacé, de l'horizon duquel il est souvent orienté et suscité, vers le céleste et la voûte terrestre. Les repères, à la fois historiques et iconographiques, deviennent en quelque sorte des stigmates sur la surface des arbres. Cette intervention rappelle également la longue vie de ces arbres, dont la taille témoigne de leur résistance mais surtout de leur capacité à vivre dans les conditions qui sont présentes au parc de la Pointe.

D'autres artistes s'amusent à ébranler la fonction de repère et celle du code établi, soit en multipliant les repères, dans le cas de Virginie Chrétien, soit en laissant croire qu'il est mobile, ce que nous propose Christopher Varady-Szabo. Comme les œuvres ne sont pas univoques, ni unidimensionnelles, Virginie Chrétien nous entraîne également dans le registre des repères personnels, quoique basés sur une dimension collective ou partagée. Elle dispose une centaine d'objets dans un itinéraire imprévisible. Ceux-ci sont regroupés en neuf familles arborant chacune une couleur distincte: les icônes religieuses en rouge; les engins de déambulation terrestre, maritime et céleste en orangé; les figures animales en vert; les objets du culte sportif en bleu turquoise;

les emblèmes de la nature en rose ; les anges gardiens en jaune, les icônes de la culture populaire en violet et les talismans, outils de protection ou de puissance en gris. La neuvième famille était composée d'un seul objet du culte de l'égo et arborait le blanc.

Ces objets parfois discrets, souvent très visibles, attirent les regards et réveillent des souvenirs ou divers sentiments. Dès leur installation, certains d'entre eux, plus accessibles, ont été enlevés de leur nouveau site d'accueil par des passants. Ce geste qui inscrit ces derniers dans un nouveau cycle de dissémination, en réaction probable aux enjeux dont ils sont partie prenante – pensons notamment aux icônes religieuses ou aux outils de puissance qui comptaient des jouets-armes – mais également en raison des souvenirs qu'ils suscitent et de leur emplacement possiblement conflictuel avec l'environnement dans lequel ils étaient insérés.

Christopher Varady-Szabo offre comme repère un paysage mobile conçu avec une urne dotée de roues et de brancards et couronnée d'un arbre de « compagnie ». Bien que l'œuvre soit fixe en raison de son poids, elle a le potentiel d'être déplacée. Son apparente mobilité contribue à relativiser la portée du repère et à rappeler le caractère fixe de celui-ci d'autant que c'est souvent dans le déplacement de l'observateur que le repère exerce ses propriétés. Que ce soit à l'aide de cartes, d'un GPS ou de tout autre outil, il

est impératif que tout repère soit fixe et toujours observable, afin d'aider à identifier notre localisation. Varady-Szabo nuance cette acception en spéculant sur le principe du repère plutôt symbolique qui guide nos vies et nous suit dans notre cheminement. Il suggère que ce type de repère permet d'éviter les égarements comportementaux ou de demeurer enraciné dans nos valeurs, peu importe les changements que nous rencontrerons sur notre route.

Luce Pelletier aborde aussi une dimension propre à la nature mais également au mode de vie humaine. Son œuvre établit des liens entre le fleuve, ses eaux poissonneuses et les pratiques ancestrales de la pêche d'une part, les gestes séculaires pour concevoir les filets et les liens qui unissent l'oiseau et l'humain, d'autre part. Deux sentiments semblent s'opposer au sein de cette œuvre : la liberté ici évoquée par la figure de l'oiseau et la capture implicite par la présence du filet. Deux conditions de vie opposées au sein même de l'œuvre, qui contribuent à en faire un signal discret dans le paysage. Par le recours aux perches pour soutenir le filet, l'artiste rappelle le recours à une pratique similaire pour la fabrication des fascines de pêche. L'utilisation du fil de leurre, montrant des variations successives dans sa couleur, offre une dimension singulière à l'œuvre dont la perception varie au gré des changements dans la luminosité et dans les conditions climatiques journalières. L'œuvre se révèle alors sous différents jours, ce qui lui donne vie

et la place dans un continuum de temps, où l'expérience contemplative contribue à la découverte. En complément, le promeneur peut visiter le blogue de Luce Pelletier⁴. Elle y a posté quelques esquisses préliminaires et plusieurs images de l'œuvre en cours de réalisation tout en livrant sa réflexion et ses questionnements sur l'œuvre à concevoir. Les plus récents ajouts montrent le processus d'installation de l'œuvre ainsi que des vues de celle-ci dans son nouvel environnement.

Michel Asselin campe cinq personnages dans des postures de consultation d'écrans. Il suggère que, de plus en plus, les gens expérimentent leur environnement par le biais d'un appareil qui diffère la réalité observée. L'artiste propose quatre œuvres mettant en lumière le recours constant à ces appareils, sorte de prolongement de la main et de la vue des protagonistes: deux enfants devant un téléviseur diffusant l'image du lieu où ils se trouvent; une jeune femme textant à un ami qui se trouve justement dans le parc; un homme à son ordinateur – dont l'image de fond d'écran représente l'endroit où il se trouve – assis à une table à laquelle des personnes s'arrêtent pour prendre une pause et un autre homme consultant, sur sa tablette, la photographie aérienne du parc, essayant de trouver sa propre localisation. Cette mise en abîme vient contrecarrer le principe même du repère essentiel, car ces

appareils et le comportement de ceux qui les utilisent, rendent le repère accessible à distance. Cependant, ces repères technologiques renvoient au lieu même de leur monstration.

Les artistes invités à participer à cette édition des flâneurs se sont intéressés aux facteurs humains et à certains aspects qui sont au cœur de la vie. Ils ont généralement abordé la condition humaine en lien avec le déplacement, la mouvance, la promenade ou la marche. Le rapport à l'environnement, que ce soit par son appréciation, par sa portée symbolique ou par ses dimensions, s'est manifesté dans plusieurs œuvres. L'introspection, le rapport aux autres et la communication sont également traités dans les œuvres présentées. Le repère, élément présent dans toutes les œuvres est un objet de communication. Il se veut principalement une conception de l'homme, même si les animaux en manifestent certains signes par leur comportement et les traces qu'ils sèment sur leur territoire de vie. Les artistes ont choisi d'en exposer différentes facettes toutes complémentaires.

⁴ <http://defilets.tumblr.com/>

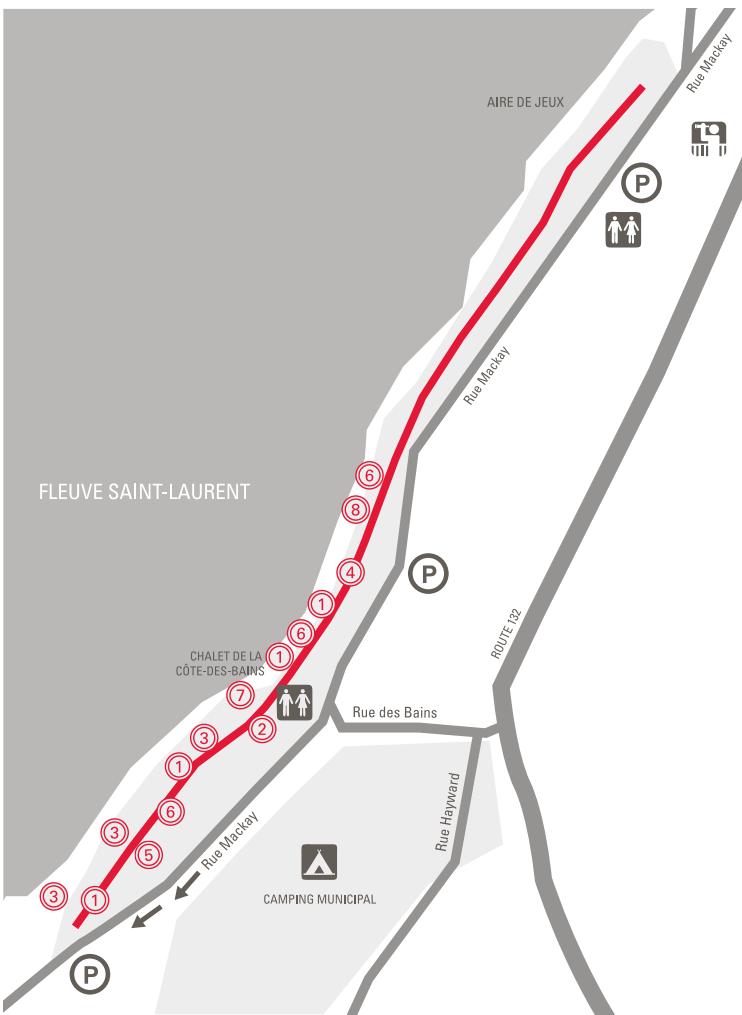
L'ÂME EN MOUVEMENT

L'âme en mouvement, thème de cette présente édition, a permis de mettre en évidence la part de l'errance suscitée par les œuvres. L'événement a offert au public le potentiel de voir le parc, son paysage et l'environnement dans lequel il est situé sous de nouveaux angles pointés, soulignés, marqués et interprétés par les œuvres qui y ont été présentées. L'événement aura été l'occasion, pour les artistes invités, de concevoir une œuvre ouvrant de nouvelles perspectives dans leur démarche artistique. Pour certains, comme Michel Asselin, Pilar Macias, Louis-Pier Dupuis-Kingsbury, Christopher Varady-Szabo ou Luce Pelletier, il s'agit de la poursuite d'une réflexion déjà entamée et présente dans certaines œuvres antérieures. Pour d'autres, Jocelyne Gaudreau, Michel Lagacé et Virginie Chrétien, leur réponse à l'invitation leur a permis de lancer ou de confirmer une nouvelle intention, même si certains éléments présents dans leurs œuvres sont issus d'une démarche antérieure.

*Carl Johnson
Commissaire de l'événement*

Texte diffusé sur le site de l'événement

CARTE DU PARCOURS



① **MICHEL ASSELIN**
RIVÈS

② **VIRGINIE CHRÉTIEN**
(et partout dans le parc)
CES VESTIGES CONSACRÉS

③ **LOUIS-PIER DUPUIS-KINGSBURY**
DE NOUVEAUX REPÈRES

④ **JOCELYNE GAUDREAU**
RELIGARE

⑤ **MICHEL LAGACÉ**
LES ILLUMINATIONS

⑥ **PILAR MACIAS**
CADRE MOBILE

⑦ **LUCE PELLETIER**
LE MIRAGE

⑧ **CHRISTOPHER VARADY-SZABO**
POINT DE FUITE

Qu'en est-il lorsque notre regard se trouve rivé sur un appareil électronique? Lorsque le promeneur apprécie le paysage, l'environnement, les événements qu'il côtoie par le biais d'une extension à son corps et à son regard? On assiste alors à une appréciation différée de l'objet du regard, l'expérience transitant par un intermédiaire technologique. Depuis l'avènement de la photographie, en 1839, l'humain a la possibilité de procéder ainsi. Les percées techniques et technologiques qui ont suivi n'ont fait qu'accentuer ce phénomène.

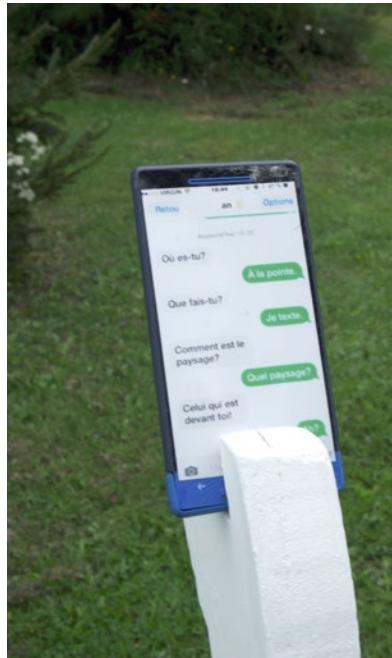
Rivés, de Michel Asselin porte une réflexion sur cette dimension et sur le recours fréquent à ces compléments du regard. L'œuvre est composée de 4 installations constituées de personnages grandeur nature et d'appareils électroniques récupérés, couramment utilisés de nos jours. Mis en contexte en différents endroits du parc, ces éléments placent en situation des personnes fictives qui sont absorbées par les technologies utilisées et qui se concentrent sur l'image présente sur leurs écrans. Ils s'installent dans un monde virtuel et oublient la réalité de l'environnement dans lequel ils se situent.

Dans de telles situations, l'enjeu du repère opère avec un certain décalage. Les personnes ainsi concentrées sur l'écran en viennent à oublier où elles sont, tellement l'image qui leur est envoyée est formatée et médiatisée par les appareils et la technologie par lesquels elle leur est acheminée.

Né en 1951, Michel Asselin a grandi à Québec. Il y a complété une formation universitaire en arts visuels. Enseignant au département des arts du Cégep de Rivière-du-Loup pendant plus de trente ans, il est maintenant retraité de l'enseignement. Il s'implique toujours dans le milieu culturel bas-laurentien, par ses associations avec le Conseil de la culture, le Musée du Bas-Saint-Laurent, la municipalité de Rivière-du-Loup et le regroupement d'artistes en art contemporain Voir à l'Est. Ses œuvres ont été diffusées dans le cadre d'expositions, individuelles ou de groupes, au Québec et elles font partie de collections publiques, notamment la Collection prêt d'œuvres d'art du Musée national des beaux-arts du Québec, le Musée du Bas-Saint-Laurent, le Cégep de La Pocatière et l'Arthothèque de la bibliothèque Gabrielle-Roy à Québec.

C. J.







Dans sa pratique, Virginie Chrétien s'est toujours intéressée aux objets usuels trouvés portant diverses charges symboliques. La proposition présentée ici rassemble différentes représentations petits formats rassemblées en huit familles d'objets aux frontières poreuses entre ce qui est considéré d'ordinaire comme étant sacré voire magique ou au contraire profane et banal. Les couleurs jouent ici un double rôle: unifier les objets d'une même famille et distinguer chacune d'elle parmi les autres.

L'artiste propose ainsi une variété de vestiges tels des repères de notre quotidien passé et présent. Ils réfèrent tant à notre histoire d'êtres cultuels et civilisés – dont les rites subissent aujourd'hui des transitions marquantes – qu'aux mythes personnels et sociétaux observables dans la quotidenneté.

Virginie Chrétien suggère par cette installation que les repères sont aussi culturels et qu'ils renvoient à notre propre histoire. Déambuler en leur présence permet de revoir possiblement le cours de notre vie et d'y identifier ce qui en a marqué les principaux moments, souvent inscrits dans une dimension collective et sociale insoupçonnée.

L'œuvre *Ces vestiges consacrés* est constituée de plus de 150 objets disséminés en plusieurs endroits dans le parc. Soyez attentif lors de votre déambulation, ces objets pourraient se révéler au promeneur de façon impromptue!

Virginie Chrétien vit et travaille à Rimouski. Originaire de la Gaspésie, elle a complété un baccalauréat en arts plastiques à l'Université Laval (2000) ainsi qu'une maîtrise en arts à l'UQAC (2007). Elle poursuit ses recherches en arts visuels en privilégiant la formule de création en résidence, l'intervention in situ et l'approche multidisciplinaire (installation, sculpture, performance, écriture, dessin). Virginie s'implique activement au sein d'organismes culturels tant régionaux que provinciaux. Elle est également chargée de cours dans le programme en étude de la pratique artistique de l'UQAR depuis 2012.

C. J.







LOUIS-PIER DUPUIS-KINGSBURY

DE NOUVEAUX REPÈRES, 2015

Louis-Pier Dupuis-Kingsbury invite les passants à perdre leurs repères. Il se joue de la normalité en inversant la position de trois amers qu'il a disposé le long du fleuve. Habituellement, les amers sont orientés vers le plan d'eau, pour qu'ils soient vus de la voie navigable. Dans le parc de la Pointe, ces repères changent de statut et adoptent plus d'une fonction.

Outre leur forme reconnaissable, ces structures appellent le promeneur à venir y voir de plus près et à apprécier le paysage qu'elles pointent discrètement entre les bandes horizontales. Une montagne, une île et une ville constituent les points vers lesquels le regard se trouve ainsi dirigé. Chaque amer attire l'attention et appelle le regard, ce qui est son rôle fondamental. Mais au lieu de constituer le repère à suivre, chacun oriente le regard au-delà de la structure fortement standardisée.

L'artiste joue également sur la valeur de signe des amers dans le paysage ainsi que sur leurs propriétés de communication. Aux bandes colorées qui les distinguent tant, il ajoute une dimension en y inscrivant un arrangement qui évoque la représentation d'un code à réponse rapide – communément appelé code QR pour Quick Response – sur la surface principale. Deux modes de communication sont alors réunis et tous deux renvoient à un autre espace, celui du paysage lointain et celui du monde virtuel.

Originaire de Saint-Jérôme dans la région des Laurentides, c'est en 2010 que Louis-Pier Dupuis-Kingsbury s'installe à Rivière-du-Loup. Diplômé en 2007 au baccalauréat à l'École des arts visuels de l'université Laval, il poursuit son parcours académique pourachever sa maîtrise à l'hiver 2009. Louis-Pier travaille au département des arts du Cégep de Rivière-du-Loup en tant que technicien d'atelier. Il est également membre actif du regroupement d'artistes en art contemporain Voir à l'Est depuis 2011. Bien que sa pratique artistique soit habituellement orientée vers la peinture, Louis-Pier Dupuis-Kingsbury se caractérise comme un artiste multidisciplinaire où ses intérêts passent également par l'installation, l'art numérique, la photographie et même l'ébénisterie.

C. J.







JOCELYNE GAUDREAU

RELIGARE, 2015

Jocelyne Gaudreau nous offre une installation en cinq temps, répartie sur les troncs d'autant de grands arbres dressés en bordure du fleuve et jouxtant un des sentiers du parc. L'œuvre s'inspire d'une sensation maintes fois retrouvée par l'artiste lors de ses promenades dans la nature, celle particulièrement exacerbée par la présence des géants des forêts. Ces arbres, tels les piliers d'une cathédrale, semblent aspirer nos regards vers les hauteurs en une ascension vertigineuse.

Des bannières, présentant une iconographie tirée de la peinture et de la statuaire anciennes, sont installées, tels des marqueurs discrets. La manipulation numérique des images permet de créer un effet de suspension dans l'espace ou de fusion avec les arbres bien ancrés au sol.

Cette intervention cherche à raviver l'impression d'être relié à quelque chose de plus grand que soi – religare n'est-il pas à l'origine du mot religion pris ici au sens le plus englobant du terme – et à rappeler que la déambulation peut provoquer une révélation ou apporter un éclairage nouveau sur son propre cheminement. Ce rituel, ce voyage intime, une fois inscrit dans le temps, peut même devenir un jalon important dans l'itinéraire d'une vie.

Jocelyne Gaudreau détient un baccalauréat en arts visuels de l'Université Laval (1974). Après une formation complémentaire au Banff Centre School of Fine Arts (1985) et à l'Université Concordia – programme Fibres (1987-89), sa pratique sera fortement marquée par l'influence des arts textiles. Depuis 1976, elle a présenté plusieurs expositions solos et de groupe principalement au Québec. Ses œuvres font partie de collections publiques et privées au Québec, aux États-Unis et en Europe. Elle a réalisé une œuvre d'art public dans le cadre du programme d'intégration des arts à l'architecture en 2007 au Centre de services du MTQ de New-Carlisle. Jocelyne Gaudreau est membre de Voir à l'Est et du Conseil de la culture du Bas-Saint-Laurent.

C. J.







MICHEL LAGACÉ

LES ILLUMINATIONS, 2015

Cette installation propose une surprenante poésie colorée qui référence à la mémoire des œuvres de l'artiste produites au fil des années. Surfaces identitaires, surfaces de création dans le temps, de là son interprétation du thème l'âme en mouvement. Le titre de cette installation est emprunté au titre du premier recueil d'Arthur Rimbaud: « Illuminations : Painted plates », l'intitulé de l'édition critique de 1949.

Référant à l'idée de repères et de codes maritimes et grâce à diverses manipulations et impressions numériques, l'œuvre de Michel Lagacé offre plusieurs fragments de quelques-uns de ses tableaux antérieurs. Elle est conçue de 12 structures géométriques de drapeaux qui font partie du code international des signaux maritimes. Ces 12 nouvelles œuvres forment un rideau de pavillons tendu entre deux arbres dans une clairière du parc de la Pointe.

Elle rappelle les liens entre des repères codifiés et utilisés en navigation et ceux témoignant du parcours de création de l'artiste. Lagacé introduit dans son œuvre une combinaison de signes présents dans sa propre création, ici citée, et un code connu par les navigateurs. Ces nouveaux repères orientent surtout les amateurs d'art, témoins du parcours de l'artiste. Détournés de leur fonction officielle, ces drapeaux animent leur espace d'accueil et invitent les promeneurs à un parcours symbolique.

Michel Lagacé vit et travaille à Notre-Dame-du-Portage. Il détient un baccalauréat et une maîtrise en arts plastiques de l'Université du Québec à Montréal. Il expose régulièrement (depuis 1979) au Québec en plus de quelques incursions à l'étranger: à Paris et à Bâle entre autres. Dans son travail, il utilise des matériaux propres à la peinture associés à des sources d'ordre sémantique, anthropologique et architectural. Il a réalisé plusieurs œuvres d'art public et certaines de ses œuvres font partie de plusieurs collections publiques au Québec.

C. J.







Depuis 1995, la photographie est au cœur de la création de Pilar Macias. Elle s'intéresse particulièrement aux rapports identitaires que l'être humain entretient avec son milieu. L'œuvre qu'elle offre aux passants du parc de la Pointe s'inscrit dans les préoccupations de l'artiste et convoque son médium de prédilection, la photographie.

Pilar Macias propose trois cadres dispersés dans le parc de la Pointe. Ces cadres sont en fait des contours qui cernent un paysage ou un horizon. Ils offrent aussi chacun un contexte ou un moment spécifique à enregistrer, le temps d'une promenade dans le parc. En effet, ces cadres proposent deux actions, soit apprécier ou photographier le segment de paysage qu'ils cernent, soit se (faire) photographier.

La notion de repère est associée à l'ici-maintenant instauré par l'acte photographique, par la proposition d'un découpage du paysage en proposant une cadre pour la prise de vue, un peu à la manière de dire, vous pouvez prendre une photo à partir de ce point de vue ou voici une scène inoubliable que vous devez photographier. Il y a dans l'œuvre de Pilar Macias, une certaine prescription, tant pour l'incitation au geste de se prendre en photo, que par l'orientation du cadre et ce qu'il indique comme paysage à photographier.

L'artiste invite les passants à envoyer les images sur la page <https://www.facebook.com/cadremobile>, créée pour l'occasion.

Originaire du Mexique, Pilar Macias vit et travaille à La Pocatière. Elle est titulaire de deux maîtrises en arts visuels, respectivement de l'Universidad Nacional Autónoma de México et de l'Université Laval. Elle compte à son actif plusieurs expositions individuelles au Québec et à l'étranger. Pilar a réalisé plusieurs œuvres d'art public conçues dans le cadre de la Politique d'intégration des arts à l'architecture. Elle a effectué des résidences de création au Québec, au Mexique et en Argentine.

C. J.







Luce Pelletier propose, par son œuvre, un lien entre terre, mer et humanité. L'artiste a conçu un filet qu'elle tend à la verticale en bordure du fleuve, à l'aide de pieux de bois. Conçu selon un geste séculaire, ce filet emprisonne les motifs combinés de la main et de l'oiseau. Sa structure évoque les fascines de pêches si présentes dans la région en des temps pas si lointains.

Alors que le filet est un obstacle à éviter pour la faune marine, l'artiste l'inscrit comme un repère des temps passés, comme l'évocation d'une liberté implicite appuyée par le motif de l'oiseau et témoin du mode de fabrication humaine induit par la main stylisée. La combinaison des trois motifs introduit l'œuvre dans le giron des mirages. Les images qui s'y trouvent s'agglomèrent l'une dans l'autre sans vraiment qu'une d'entre elles prime sur les autres.

Le mirage s'avère alors un repère trompeur. Sa nature vraisemblable, fuyante et évanescante, fait en sorte qu'il est risqué de s'y fier. Pourtant, la couleur de ses fils et les éléments brillants qui animent sa trame attirent indéniablement le regard. Le promeneur fera-t-il la distinction? Y verra-t-il un leurre? Visible, tant du fleuve que du parc, ce nouveau repère temporaire saura-t-il tromper le regard, comme les filets trompent les poissons qui s'y prennent?

Luce Pelletier est connue pour ses sculptures intégrées à des environnements naturels ou urbains. Elle participe à de nombreux événements dont le Symposium d'art in situ de la Fondation Derouin, Val-David; Chantier d'art, à Culhat en France; Créations-sur-le-champ, à Saint-Hilaire; la Biennale du Lin de Portneuf et Essart à Sainte-Pie-de-Guire. Ses œuvres ont été présentées dans des expositions individuelles à Expression, centre d'exposition, Saint-Hyacinthe (2011), à la Maison des Arts Desjardins, Drummondville (2013) et au Centre national d'exposition de Jonquière (2015). Plusieurs fois boursières du CALQ, elle a exposé au Canada, aux États-Unis et en France. Elle a réalisé plus d'une vingtaine d'œuvres d'art public. Depuis 2009, elle enseigne à la Maison des Métiers d'art de Québec.

C. J.







CHRISTOPHER VARADY-SZABO

POINT DE FUITE, 2015

Cette œuvre de Christoper Varady Szabo est en quelque sorte un paysage mobile. Réalisée dans l'esprit de plusieurs œuvres de l'artiste, Point de fuite est conçue selon une technique de construction primaire – structure de branches recouvertes d'une peau de terre – à laquelle l'artiste a recours. Couronnée de végétaux, dont un arbre et du couvre-sol, elle ressemblerait à un paysage ambulant.

Sa forme extérieure reprenant le profil d'une immense urne montre le caractère temporaire de l'œuvre et, par le fait même, du paysage qui y est élaboré. Les roues et les deux brancards affirment la mobilité de l'ensemble.

L'œuvre occupe un espace en bordure du fleuve, entre deux arbres nouvellement ajoutés au parc, et voisine des arbres séculaires. À l'opposé de ces arbres, stables et pérennes, l'arbre qui couronne ce paysage n'y est que sur une base temporaire. Plutôt que d'être un repère fixe comme le sont les arbres présents aux alentours, Point de fuite s'avère être un signal mouvant, sa position pouvant changer au rythme des déplacements de l'œuvre. Cette situation peut alors engendrer la confusion pour le promeneur qui aurait pris cette œuvre comme cible de son repérage lors de ses déambulations. Ce qui était alors une certitude – c'est le cas du signal habituellement fixe – acquiert ici une valeur d'ambigüité et induit le doute dans l'esprit du marcheur.

Originaire de Sydney, Australie, Christopher Varady-Szabo vit et travaille à Gaspé depuis plus que de trente ans. Après une année d'étude en architecture à l'Université de New South Wales, il a complété un baccalauréat en arts plastiques à l'Université du Québec à Montréal (1990) et une maîtrise en arts visuels à l'Université d'Ottawa (2013). Son travail a été exposé au Québec, en Ontario, en Saskatchewan, en Suisse, en Finlande, en France, en Belgique, en Pologne et à Taiwan. L'artiste est récipiendaire de nombreuses bourses du Conseil des arts et des lettres du Québec et du Conseil des Arts du Canada.

C. J.







VERNISSAGE





REMERCIEMENTS:

Conseil des arts et des lettres du Québec ; Conférence régionale des élus du Bas-Saint-Laurent ; Ville de Rivière-du-Loup, une culture à ciel ouvert et Service des travaux publics ; Patrimoine en spectacle ; Conseil de la culture du Bas-Saint-Laurent ; Office du tourisme et des congrès de Rivière-du-Loup ; Musée du Bas-Saint-Laurent ; Enseignes RDL ; CIMA + ; Studio-stage Graphikos pour le graphisme ; Cégep de Rivière-du-Loup ; Michel Asselin et Louis-Pier Dupuis-Kingsbury de la deuxième édition de Les Flâneurs.

© Carl Johnson, Michel Asselin et Voir à l'Est pour les textes

© Michel Asselin, Virginie Chrétien, Louis-Pier Dupuis-Kingsbury, Jocelyne Gaudreau, Michel Lagacé, Pilar Macias, Luce Pelletier et Christopher Varady-Szabo pour les œuvres

Révision: Service des communications, Cégep de Rivière-du-Loup

Montage graphique: Nadia Morin

Photographies des œuvres: Denis Beauséjour, Youri Blanchet, Louis-Pier Dupuis-Kingsbury, Carl Johnson et Pilar Macias

